

# BULLETIN MENSUEL

## DE LA

# SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE LYON

FONDÉE EN 1822

RECONNUE D'UTILITE PUBLIQUE PAR DECRET DU 9 AOUT 1937  
des SOCIÉTÉS BOTANIQUE DE LYON, D'ANTHROPOLOGIE ET DE BIOLOGIE DE LYON  
REUNIES  
et de leurs GROUPES REGIONAUX : ROANNE, BOURGOIN, VALENCE, ANNECY, etc.

Siège Social et Secrétariat Général : 33, rue Bossuet, Lyon (6<sup>me</sup>)Trésorier : M. A. PONCHON, 30, rue Malesherbes, Lyon (6<sup>e</sup>)

ABONNEMENT ANNUEL C. C. P. Lyon 101-98	France et Colonies Françaises .....	500 francs
	Etranger .....	600 —

## PARTIE ADMINISTRATIVE

### ORDRES DU JOUR

#### CONSEIL D'ADMINISTRATION : Mardi 9 Novembre, à 20 h. 15

Admission de :

M. Victor CLERMONT, Architecte, 43, quai St-Vincent, Lyon, parrains MM. Guillermet et Coquillat. — M. Jean ROURE, Pharmacien, Décines (Isère), parrains MM. de Poumeyrol et Pouchet. — Mlle Jeanne RAQUILLARD, 68, rue Sébastien-Gryphe, Lyon, parrains MM. Girodet et Fabre. — M. Georges WURMSER, 44, rue Racine à Villeurbanne, parrains MM. Réalise et Pouchet. — M. DELOMBRE, 24, rue de la Charité, Lyon, parrains MM. Coquillat et Gianquinto. — M. VACHUS, 83, rue Claude-Michel, Oullins (Rhône), parrains MM. Dousson et Lacaze. — M. FERRIER, 27, rue de la Méditerranée, Lyon, parrains MM. Gianquinto et Coquillat. — M. Lucien BLOCH, 8, place St-Maurice, Vienne (Isère), parrains MM. Berthet et Josserand. — M. Charles JACQUET, 10, rue Hugues-Guérin, Lyon, parrains Mme Roux et M. Josserand. — M. Edouard CHASSAGNARD, 18, rue de Villeroi, Lyon, parrains MM. Fiasson et Josserand. — M. POINAS, 10, avenue Cabias, Lyon, parrains MM. Pouchet et Bartschi. — M. DUROULE Louis, 35, rue St-Michel, Lyon, parrains MM. Bartschi et Réalise. — M. FOURNET, 79, montée de la Grande-Côte, Lyon, parrains MM. Lacombe et Pouchet. — M. André FERROUILLET, 19, rue de Nuits, Lyon, parrains Mlle Nicod et M. Lacombe. — M. Pierre GIROD, 103, rue Duguesclin, Lyon, parrains MM. Ponchon et Pouchet. — M. Jean CHIGNARD, 140, Grande Rue de Monplaisir, Lyon, parrains MM. Pouchet et Graisély. — M. François THÉRY, 23, quai Gailleton, Lyon, parrains MM. Josserand et Pouchet. — M. René MUFFON, 42, rue Boileau, Lyon, parrains MM. Lacombe et Bouillaton. — M. Robert VILAIN, 9, cours de la République, Villeurbanne, parrains Mlle Nicod et M. Pouchet. — M. René PARISY, 17, rue du Champ-de-l'Orme, Villeurbanne, parrains MM. Lacombe et Graisély. — M. François CHERVIER, 17 bis, rue Charles-Richard, Lyon, parrains MM. Gropellier et Graisély. — Mlle Marguerite BRUN, 3, place Tabareau, Lyon, parrains MM. Depay et Lacombe. — M. Edouard RICORTIER, 20, rue Rachais, Lyon, parrains MM. Dailly et Bartschi. — M. SIBILLIN, 21, montée Rey, Lyon, parrains MM. Fayolle et Pouchet. — M. Georges BONNEFOY, 18, rue d'Austerlitz, Lyon, parrains MM. Fayolle et Pouchet. — M. Pierre

municipale tous ses livres et documents, au Musée Joseph DÉCHELETTE des meubles anciens et objets d'art.

Les Roannais se doivent donc à tous les points de vue de conserver et honorer la mémoire de cet illustre savant qui avait choisi pour retraite depuis de longues années un des plus jolis coins de notre pays.»

## L'ORIGINE ET LA NAISSANCE DES PLANTES DE CULTURE

par Georges RENAUDET.

Comment l'homme est-il entré en possession des principales plantes de culture ? L'examen n'est pas parvenu jusqu'ici à résoudre complètement ce problème. Ces quarante dernières années ont vu progresser cependant nos connaissances grâce à l'ontogénie et à la cytologie.

Avant de répondre à la question posée, il n'est pas inutile de pré-supposer quelques points élémentaires, notamment que les plantes de culture proviennent de plantes sauvages, que les lois biologiques qui ont cours maintenant régnaient également sur la Nature, que toutes les plantes de culture sont des espèces qui varient vite et s'hybrident aisément (c'est à cette puissante variation qu'est dû le développement de leurs propriétés caractéristiques) et qu'enfin, l'homme dans les temps où l'on commença à cultiver les plus anciennes et principales plantes de culture n'atteignait qu'un degré très bas de développement, de sorte que l'intelligence humaine n'a pu exercer son influence sur la naissance des propriétés particulières distinguant la plante de culture de sa sœur sauvage.

La grande variété des espèces dont proviennent les plantes de culture ainsi que l'hybridation très prononcée de celles-ci rendent très difficile la recherche de la forme originelle. Une autre difficulté non moins grande, est l'âge plus que vénérable de la plante de culture.

Le botaniste russe N. I. VAVILOV qui a approfondi le problème, plus spécialement par rapport aux céréales, distingue des plantes de culture primaires et secondaires. Parmi les premières il classe seulement celles connues déjà dans les temps historiques comme plantes de culture. Au point de vue de l'origine, nous nous en tiendrons ici à la plus importante d'entre elles : le froment.

L. PLANCHON arrive à la conclusion que tout froment cultivé actuellement provenait d'une unique espèce qui croissait à l'état sauvage entre le Tigre et l'Euphrate. Cette interprétation était en contradiction avec celle de VILMORIN qui, en 1850, concluait à l'existence de quatre groupes distincts de froments.

N. I. VAVILOV entreprit son examen en partant de ce principe non nouveau en géobotanique, que le centre naturel de dispersion d'une espèce est la contrée la plus riche en types différents. Il résulte de cette étude gigantesque, basée sur des données de géographie botanique et de cytologie, qu'il existe pour le froment trois grands centres de dispersion, donc centres d'origine. Les résultats obtenus selon le principe « VAVILOV » furent confirmés par des faits tout différents, ce qui affirme la justesse de la méthode et renforcera les résultats obtenus par elle auprès d'autres plantes de culture.

Si les recherches en question ont raffermi fortement nos connais-

sances au sujet de l'origine du froment, elles ne nous donnent cependant aucune indication sur la façon dont les formes de culture se sont développées aux dépens de la forme sauvage. Cela a dû se produire dans un passé tellement reculé que ce point, du moins pour les plantes primaires, pourrait bien rester insoluble.

Il en va autrement avec les plantes de culture secondaires. Les études entreprises à ce sujet non seulement par VAVILOV, mais encore par A. THELLUNG, SCHEIMANN, et R. WETTSTEIN, entre autres, nous seront d'une grande aide.

Elles nous apprennent qu'en plus d'un point, tant morphologiquement que biologiquement, les plantes de cultures se distinguent des plantes sauvages mais que ces différenciations s'orientent toutes dans un même sens.

Parmi les mauvaises herbes (*wild seeds*) qui croissent couramment parmi les récoltes de culture, on trouve souvent des formes, types ou races qui présentent, en nombre plus ou moins élevé, les caractéristiques des plantes de culture. Le seigle, parmi les plantes de culture secondaires, nous donne un exemple frappant de l'évolution d'une mauvaise herbe, véritable ivraie, en une plante de culture devenue indispensable. Les plantes de culture secondaires n'ont pas toutes commencé par être des mauvaises herbes. Diverses plantes de culture secondaires, dans leur évolution de l'état sauvage à l'état cultivé, débutent comme plante rudérale. La première poussée du changement a été déclanchée par l'homme, mais tout à fait à son insu, d'une façon inconsciente.

L'évolution peut être résumée par les stades suivants : plante sauvage, culture inconsciente, culture utilitaire.

Or cette évolution s'est-elle réalisée ? La discussion à ce sujet est toujours ouverte.

Il faut admettre l'existence réelle de centres déterminés, toutes contrées très montagneuses, remplissant les conditions les plus favorables au développement de variétés diverses, de sorte que l'homme primitif trouvait autour de lui suffisamment de végétaux pour se nourrir. Lorsqu'il ne les trouva plus en quantité suffisante à l'état sauvage, nous sommes en droit de supposer qu'il les cultiva lui-même, d'abord de façon rudimentaire et que plus tard, arrivé à un stade de civilisation plus avancé, il emporta les fruits ou les semences vers les lieux nouveaux plus hospitaliers. Ces considérations inspirées de VAVILOV vont évidemment à l'encontre de la conception généralement admise antérieurement que les vallées des grands fleuves virent les premiers habitants humains. Elles sont néanmoins confirmées en partie par des études basées sur des constatations toutes différentes.

SCHWEINFURTH, en ce qui concerne la vallée du Nil, MEYER, quant à la Mésopotamie, déclarent que ces berceaux de civilisation sont l'œuvre d'ancêtres ayant vécu sur les montagnes environnantes et que des changements dans les conditions climatiques — amenant une pénurie de nourriture — forcèrent à descendre dans la plaine.

Ainsi apparaît convaincante l'étroite connexion entre l'origine et la naissance des plantes de culture et le développement de la civilisation humaine ? Tous deux s'entrepénètrent intimement et pour cette raison le problème envisagé ici présente un intérêt bien plus général que celui qu'en retire exclusivement la Botanique.

Présenté à la Section Botanique en sa séance du 11 Septembre 1954.